

ALLEZ VIENS POUPOULE

Septembre 1902. Après être passé par la scène de la Scala, le célèbre music-hall parisien du boulevard de Strasbourg où il interprète son répertoire Montmartrois, Félix Mayol enregistre son premier disque chez Zon O Phone. Son titre : *Viens Poupoule*.

Cet ancien matelot de la Marine nationale arrivé huit ans plus tôt à la capitale pour chanter dans les cabarets se produisait déjà, adolescent, dans sa ville de Toulon sous le nom de « Petit Ludovic ». À trente ans, il est désormais une star reconnue, et reconnaissable, grâce au brin de muguet qu'il porte à la boutonnière et à la houppe qui trône au-dessus de sa tête. Mais c'est avec *Komm Karlineken*, un air créé par l'Allemand Adolf Spahn en 1898, que Mayol deviendra riche et très célèbre. Cet air, Mayol l'entend sur la scène de la Scala, interprété en conclusion de son tour de chant par un artiste venu d'outre-Rhin. Enthousiaste, il demande à son ami, le parolier Alexandre Trébitsch, de l'adapter.

Mais le gros problème est de remplacer le prénom Karlineken par un prénom, ou un surnom : Lisette, Ninette, Poulette, rien ne vient, ou plutôt, rien ne va... jusqu'au jour où, à la sortie du cabaret, il entend un homme lancer à son épouse : « Allez, viens Poupoule »...

SI LE CURÉ N'AVAIT PAS ÉTÉ LÀ

Mars 1914. Costume de troufion sur le dos, Bach se présente sur la scène du café-concert l'Eldorado de Paris et chante devant les soldats en permission la nouvelle chanson de son répertoire : c'est un succès ! Face à un public composé essentiellement de jeunes militaires partant à la guerre, *La Madelon* et, il faut bien le dire, son hilarante interprétation à la fois burlesque et théâtrale font mouche.

La première version de *La Madelon*, écrite vers la fin de l'année 1913 par un employé des chemins de fer, Louis Bousquet, sur une marche de fanfare composée par Camille Robert fut pourtant un fiasco, tout comme celle, quelques mois plus tard, de Polin, le premier comique troupier de l'époque.

Bach, qui depuis quelques années a lui aussi endossé le rôle de comique troupier à Tunis, à Lyon puis à Paris, se lance donc. Mais cette fois-ci, le succès est immédiat.

Très vite, en pleine guerre et alors qu'il est mobilisé au 140^e Régiment d'infanterie, il impose sa chanson aux poilus. À chaque fois qu'il l'entonne, c'est de la folie ! Elle devient carrément l'hymne des poilus, au point que, en 1916, sur la recommandation du général Gallieni en personne, il est même chargé d'une mission : distraire les combattants en parcourant les villages de l'est de la France. *La Madelon* transformée en *Quand Madelon* sera l'un des hymnes de la victoire et Bach devient un héros, LE chanteur, LA star.

Un statut qu'il faillit ne jamais connaître puisqu'à l'époque où il se produisait dans les cafés-concerts sous le nom d'Alban, il tenta de se suicider en sautant dans le Cher. Fort heureusement, le curé de Montluçon, le père Trachet, qui était en train de pêcher à la ligne non loin de l'endroit où le jeune homme avait décidé de mettre fin à ses jours, le sauva *in extremis*.

LA RECETTE DE CUISINE

Septembre 1920. Mistinguett est sur la scène du Casino de Paris pour jouer l'opérette *Paris qui jazz*. C'est pendant cette dernière qu'elle crée *Mon homme*, une chanson hommage à Maurice Chevalier. Et c'est un carton : en quelques semaines, Paris tout entier va fredonner cet air à la fois grave et léger.

Mais revenons à la genèse de cette chanson qui naît pendant l'été 1920. Mistinguett est en vacances dans une villa sur la côte normande. Ses trois auteurs, Maurice Yvain, Jacques Charles et Albert Willemetz, l'ont rejointe pour créer *Paris qui jazz*. Mais rien ne se passe comme prévu. Malgré un travail acharné, les premières épreuves ne plaisent pas, mais alors pas du tout à la star. Un soir, excédée, elle les laisse en plan et décide d'aller se coucher.

Les garçons se remettent au travail et composent pendant la nuit un fox-trot rapide sur un texte qui raconte... une recette de cuisine ! Évidemment, quant à son réveil Mistinguett l'écoute, elle est furieuse. Profitant du fait que, pour se calmer, la star décide d'aller se changer les idées à la plage, les trois forçats prennent un café et se remettent au boulot. Maurice Yvain s'installe derrière le piano et, comme pour se calmer lui aussi, se met à jouer le même air, mais plus lentement. Au même moment, les yeux de Jacques Charles se posent sur un livre traînant sur le canapé : *Mon homme*, la pièce de théâtre écrite quelque temps auparavant par Francis Carco. Il pense alors à l'amour perdu de la star des années folles, et c'est le déclic.

Une heure plus tard, lorsque Mistinguett revient de sa baignade, elle découvre, ravie, cette chanson qui, partie d'une recette de cuisine, va devenir son plus grand succès.

Un succès qui traversera les frontières et même l'océan Atlantique puisque lorsqu'en juillet 1923, elle débarque à New York, *Mon homme* est la chanson la plus attendue

de son tour de chant. Mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que Léon Volterra, directeur du Casino de Paris, a vendu les droits aux États-Unis. Furieuse, Mistinguett devra payer plus de 2 000 dollars pour interpréter sa chanson sur scène à Broadway.

33 CENTIMÈTRES ET DES PETITS TÉTONS

Novembre 1925. Maurice Chevalier est déjà une star internationale lorsqu'il se produit sur la scène du Théâtre de l'Empire pour la revue *Paris en fleurs*. C'est aussi la première fois qu'il chante *Valentine*, une grivoiserie où il est question des petits tétons et du faible QI de sa partenaire. Une chanson qui devient vite un immense succès tant en France qu'à l'étranger. Sur scène, et à la surprise générale, c'est avec Yvonne Vallée, sa nouvelle compagne, qu'il partage son triomphe.

Il faut dire qu'avant la guerre, le chanteur a partagé sa vie avec la star des années folles, Mistinguett. Une passion qui, bien que la chanteuse fût de treize ans son aînée, a duré une décennie. Dix ans durant lesquels ils ont tout partagé, notamment le triomphe populaire de *La Valse renversante*, sur la scène des Folies-Bergères.

Mais en 1913, alors que la Première Guerre mondiale est sur le point d'éclater, Maurice Chevalier apprend la nouvelle : il est mobilisé. Envoyé au front, il y sera blessé, fait prisonnier, puis détenu deux ans en Allemagne avant d'être libéré grâce à l'intervention de Mistinguett. Malgré l'héroïsme de l'un et l'ingéniosité de l'autre, le couple ne survivra pas à cette démobilisation.

Dernière anecdote amusante, mais vraie : quelque temps avant son départ pour le front, Chevalier fit reproduire une partie très précise de son anatomie dans un atelier du faubourg Saint-Antoine, à Paris, afin de l'offrir à Mistinguett.

Un sex-toy en bois de hêtre sur lequel était gravée sa date de naissance, objet, selon la légende, de 33 centimètres ! On est assez loin des petits tétons de Valentine...

LE PREMIER SUCCÈS INTERNATIONAL.

1930. Les disques Pathé sortent un 78 tours intitulé *Dans la fumée*. Sur la face B de ce disque interprété par Lucienne Boyer figure une valse lente, *Parlez-moi d'amour*. À vingt-neuf ans, la petite Parisienne qui a déjà conquis Broadway a désormais LA chanson qui fera d'elle une star mondiale. Sur toutes les scènes, dans son long fourreau bleu, elle chante inlassablement cette bleuette qui, très vite, connaît un succès mondial. Des centaines de milliers d'exemplaires s'écoulent et les ventes de phonographes partent à la hausse grâce à ce titre qui remporte le Grand Prix du disque français 1931. Et pourtant, Lucienne Boyer aurait pu ne jamais la chanter sans une embrouille.

C'est en effet un soir de 1924 que Jean Lenoir, après une dispute avec son amie Mistinguett, a écrit et composé cette chanson culte qu'il offrira un peu par dépit à une jeune chanteuse débutante venue le solliciter. Et c'est en l'interprétant sur la scène de L'Européen que cette dernière enthousiasmera Lucienne Boyer présente dans la salle la soirée-là.

Traduite en trente-sept langues et diffusée sur les radios du monde entier, *Parlez-moi d'amour* est le premier grand succès international de la chanson française, une chanson pourtant restée plus de cinq ans dans un carton.

À JAMAIS LA PREMIÈRE

Février 1931. Henri Varna, directeur du Casino de Paris, et le parolier Georges Konyn déposent leur déclaration d'éditeur à la Sacem pour une chanson intitulée *J'ai deux amours*.

Composée par Vincent Scotto, elle est interprétée par une jeune Noire américaine de vingt-six ans arrivée en France cinq ans plus tôt : Freda Josephine McDonald, plus connue sous le pseudonyme de Joséphine Baker, qui venait de triompher dans la *Revue nègre* créée au théâtre des Champs-Élysées, puis jouée en tournée dans toute l'Europe.

En quelques années, Baker va devenir une vraie star et cette chanson, tirée de la Revue du Casino de Paris, la rendra bancable pour le septième art qui, dès lors, lui fera les yeux doux. À l'aube des années folles, cette ancienne danseuse grimaçante de Broadway au passé compliqué va devenir la première femme noire à accéder au rang de star en Europe. Une belle histoire pour cette jeune femme qui a grandi dans la pauvreté et fut mariée deux fois, à treize puis à quinze ans, avant de traverser l'Atlantique.

UN JOLI PRINTEMPS

1931. La soprano lyrique Yvonne Printemps enregistre *Plaisir d'amour*. À trente-sept ans, la diva de l'opérette, compagne de Sacha Guitry, fait de cette chanson ce que l'on n'appelle pas encore un « tube », le succès est tel qu'elle est désormais entonnée dans presque tous les cafés et cabarets français.

Et pourtant, elle n'est pas la première à l'avoir interprété. Avant elle, il y avait eu le baryton André Baugé, un an plus tôt, mais aussi, et surtout, Émile Mercadier qui, en 1902, fut le premier à graver ce titre sur un cylindre. L'origine de *Plaisir d'amour* remonte à 1755. Il s'agit en fait d'un poème de Jean-Pierre Claris de Florian, mis en musique en 1784 par Jean-Paul-Égide Martini, un compositeur d'origine allemande, puis arrangée par Hector Berlioz en 1859. Yvonne Printemps, avec sa voix de rossignol, sera la première à faire de ce titre un monument de la chanson française.

Par la suite, des dizaines d'interprétations seront enregistrées. Parmi les plus célèbres, celle de Tino Rossi en 1955, Joan Baez en 1961 ou encore Nana Mouskouri en 1971.

AVEC UN CAMEMBERT

Mai 1935. Le nouveau 78 tours de Ray Ventura et ses Collégiens arrive sur les phonogrammes. Édité par Pathé, il comporte deux titres : *Je crois bien que c'est l'amour* en face B et, en face A, *Tout va très bien (Madame la marquise)*. Ce dernier va devenir un immense succès. Plus de 600 000 exemplaires s'écoulent en quelques semaines. À vingt-sept ans, Raymond Ventura tient son premier grand tube.

Personnage intéressant que ce Ray Ventura, fils de joaillier qui avait commencé la musique dix ans plus tôt en montant un orchestre de jazz avec des camarades du lycée Janson-de-Sailly puis formé, quelque temps plus tard, le « Ray Ventura et ses Collégiens » avec ses amis, le pianiste Paul Misraki et le guitariste Loulou Gasté.

D'ailleurs, cette chanson, c'est Paul Misraki qui la compose au sortir d'un concert à Nîmes. Depuis quelque temps, la troupe se produit un peu partout en France, mais ce soir-là, la mayonnaise ne prend pas. Eux qui, d'habitude, enchantent le public avec leurs chansons sketches n'ont pas réussi à réchauffer la salle gardoise. Les copains décident qu'il leur faut une idée pour relancer le spectacle. Paul Misraki se met immédiatement au travail et compose toute la nuit avec comme compagnon... un camembert (que, selon la légende, il mangea en entier !).

Au petit matin, *Tout va très bien* était née. Chantée le soir même, elle sera un succès immédiat ! C'est donc accompagné d'un fromage que Paul Misraki, qui rêvait de composer de la musique symphonique, fut en une nuit à l'origine d'une des chansons comiques les plus connues du répertoire français.

UNE PREMIÈRE AU MICRO

Novembre 1936. Sur la scène du théâtre Mogador, Jean Sablon chante son dernier titre à succès, *Vous qui passez sans me voir*. Gravé grâce au procédé Columbia Gramophone et mis en vente quelques mois plus tôt au prix de 27,20 francs, le disque est un carton planétaire.

L'acte de naissance de ce triomphe se situe début 1935, dans le cabaret parisien Le Bœuf sur le toit où ses auteurs, Charles Trenet et le pianiste Johnny Hess se produisent tous les soirs. Trenet pose assez facilement des mots sur une mélodie bouclée en une nuit, puis la chanson part dans un placard. Quelques mois plus tard, elle est enfin proposée à Jean Sablon, dont le succès a déjà dépassé les frontières hexagonales.

Trenet et Sablons se connaissent depuis 1930. Ils se sont rencontrés sur le tournage du film *Chacun sa chance*, où le chanteur donnait la réplique à Jean Gabin, le premier rôle, tandis que Trenet était accessoiriste. Restés en contact, ils s'étaient revus plusieurs fois jusqu'à ce que Jean Sablon, entre ses séjours à Hollywood ou Londres, ses tours de chant avec Django Reinhardt ou Joséphine Baker, vienne au cabaret de la rue Pierre-I^{er}-de-Serbie pour assister au spectacle de son ami. À l'issue de la représentation, le duo lui a fait écouter *Vous qui passez sans me voir*. Emballé, il la chante dès le lendemain à Londres sur les ondes de la BBC.

Mais en guise de conclusion, revenons sur la scène du Mogador ce fameux 27 novembre 1936. Ce soir-là, Jean Sablon va entrer dans l'histoire de la musique : il sera le premier chanteur français à utiliser un microphone sur scène.

PAS SI BLEU QUE CELA

Janvier 1939. Le cinquième long-métrage de Claude Orval sort au cinéma, un film policier qui raconte l'histoire d'un homme injustement dénoncé par une fille de « mauvaise vie », comme on disait à l'époque, dont il s'était entiché. Dans cette œuvre en noir et blanc, le rôle de la patronne du bal musette est tenu par Fréhel. Elle y interprète *La Java bleue*, un air composé un an plus tôt par Vincent Scotto. Ce même Scotto à qui Joséphine Baker doit *J'ai deux amours*, Maurice Chevalier, *Prosper*, *Yop la boum*, et Tino Rossi, *Marinella*. Ça commence à faire un bon CV...

Portée par la voix de l'immense Fréhel, *La Java bleue* va devenir LA chanson de la fin des années 1930, dans une France menacée par un nouveau conflit. Ce sera aussi, hélas, le dernier grand succès pour la chanteuse qui, déjà enlaidie et déformée par les excès d'alcool et de cocaïne, se retrouvera ruinée après la Libération. Dès lors, seuls quelques patrons de bar lui proposeront de minables engagements contre un verre ou deux. La descente aux enfers sera telle qu'elle sera même sauvée par ses fans un après-midi de 1948, métro Anvers. Alertés par des voyageurs, des policiers voulurent embarquer ce qu'ils pensaient être une clocharde. Alors que le ton monte, une femme, qui l'a reconnue, lui demande de chanter *La Java bleue*. Cette fois-ci, les agents la laisseront tranquille. Mais personne ne pourra rien pour elle lorsqu'elle s'éteindra, trois ans plus tard, dans une chambre sordide, rue Pigalle.

La Java bleue est à ce jour l'une des chansons françaises les plus connues.

LE SUCCÈS TROIS DÉCENNIES PLUS TARD

Avril 1939. Alors qu'il vient de triompher dans *Le Schpountz*, le dernier film de Marcel Pagnol où il tient le rôle d'Irénée

Fabre, commis-épiciier, Fernandel sort un nouveau 78 tours chez Polydor. Sous la direction de Pierre Chagnon, deux titres sont enregistrés : sur la face A, on trouve *Idylle à Bois-le-Roi* et sur la face B, *Félicie aussi*. C'est son ami le compositeur polonais Casimir Oberfeld, qui a déjà connu le succès avec Joséphine Baker, Lucienne Boyer, Mistinguett et Maurice Chevalier, qui compose la musique. Pour les paroles, ce sont Albert Willemetz et Charles-Louis Pothier, à qui l'on doit *Les Roses blanches* de Berthe Sylva. Noyées dans la florissante de Fernandel qui multiplie les tournages et les spectacles, les deux chansons passent à la trappe.

Il faudra en fait attendre 1968 pour que *Félicie aussi* devienne le plus gros « tube » de Fernandel. Son ami Guy Lux, producteur-animateur de l'émission *Palmarès des chansons*, arrive à le convaincre de venir chanter dans ce jeu musical où, en ce 14 mars, le jury est entre autres composé d'Henri Verneuil et d'Enrico Macias.

En réalité, cela fait des années que l'animateur essaye de faire venir sur son plateau son ami, mais ce dernier n'aime pas la télévision. Sur la scène du studio 102, accompagnés d'un orchestre dirigé par Raymond Lefèbvre, plusieurs jeunes talents comme Annie Cordy, les Charlots ou encore Rika Zaraï chantent les chansons de Fernandel. Puis vient de final, c'est-à-dire le moment où l'invité vedette chante ses cinq titres. Fernandel interprète *Félicie aussi*. Dans la salle, les rires fusent et le public reprend en chœur le fameux « aussi » après chaque couplet.

Trois décennies de silence viennent de s'effacer en quelques minutes.

DES ROSES BLANCHES

24 mai 1941. Berthe Faquet, alias Berthe Sylva, s'éteint à l'âge de cinquante-six ans. Elle laisse derrière elle des

dizaines de titres désormais entrés au patrimoine de la chanson française. Parmi eux, *La Légende des flots bleus*, *Du gris*, *On n'a pas tous les jours vingt ans*, *Frou-Frou* et, bien sûr, *Les Roses blanches*.

Les paroles de cette chanson sortie en 1926 sont de Charles-Louis Pothier et la musique, de l'accordéoniste Léon Raiter. Avec ce titre et ceux qui suivront, Berthe Sylva, bien avant Piaf, est la première chanteuse à devenir à ce point célèbre : les Français l'adorent. Du Caveau de la République au Bataclan, de l'Alcazar à Radio Tour-Eiffel, la petite Bretonne est une star. En moins de trente ans, elle laissera derrière elle plus de 200 chansons dont certaines se vendent toujours. Mais Berthe Sylva ne récolta jamais les fruits de ce succès : le 24 mai 1941, elle est retrouvée morte dans une chambre d'hôtel de Marseille. L'alcool a eu raison d'elle.

Comme elle n'a ni famille ni argent, c'est sa maison de disques qui paye les obsèques. Fred Gouin, l'un de ses derniers amants ira déposer sur sa tombe une immense gerbe de roses blanches. À la fin de la concession de sa sépulture, quelques années plus tard, la dépouille de Berthe Sylva sera placée dans la fosse commune d'un cimetière Marseillais.

LE LAC INSPIRÉ

Juillet 1946. Charles Trenet, réfugié sur le continent américain après avoir été condamné à trois mois d'inactivité par le Comité national d'épuration des professions d'artiste dramatiques, enregistre une chanson composée trois ans plus tôt à partir d'un poème écrit au début des années 1930 dans un train reliant Montpellier à Perpignan. Assis dans un compartiment de chemin de fer, le jeune homme de dix-sept ans observe le paysage défiler le long de l'étang de Thau. C'est cette image qui lui inspire les mots de *La Mer*.

Mais avant de connaître, en 1943, un succès mérité interprété par son créateur, *La Mer* va subir quelques aléas. En effet, cette dernière, confiée par Raoul Breton (historique producteur de Charles Aznavour) au célèbre clarinettiste Benny Goodman, sera d'abord un franc succès dans sa version anglaise, sous le nom *Beyond the Sea*. Puis elle sera interprétée, en français cette fois-ci, par Suzy Solidor dans un premier temps et par Renée Lebas dans un second.

Mais, en toute justice, c'est définitivement la version du fou chantant qui, de très loin, va devenir le plus gros succès.

Ce petit chef-d'œuvre écrit en à peine vingt minutes se vendra, toutes versions confondues, à plus de 70 millions d'exemplaires dans le monde.

LE PLUS GROS TUBE DE TOUS LES TEMPS

Décembre 1946. *Destins*, film de Richard Pottier, sort sur les écrans. Dans cette comédie musicale dont les musiques sont signées Vincent Scotto, Francis Lopez, Al Stone et Henri Martinet, c'est Tino Rossi qui tient le premier « double » rôle, aux côtés de Micheline Francey (double rôle parce que l'acteur-chanteur interprète des frères jumeaux).

Créée sur une musique que Martinet avait composée pour une opérette qui ne vit jamais le jour et écrite par Raymond Vincy, la chanson phare du long-métrage, apparaît en toute fin du film sous son nom : *Petit Papa Noël*.

Au départ, il est prévu que Tino la chante sur une orchestration de Raymond Legrand, accompagné d'une chorale gospel nord-américaine. Mais problème, au dernier moment, cette dernière annule sa participation. C'est donc seul que le chanteur enregistre. Sorti en pleines vacances d'hiver, *Petit Papa Noël* séduit immédiatement petits et grands. Coup de pouce de l'histoire, la chanson est aussitôt soutenue par Marcel-Edmond Naegelen, alors ministre de l'Éducation nationale.

La raison ? Sous le régime de Vichy, seules les chansons de Noël à connotation religieuse étaient autorisées et il se trouve qu'à aucun moment de la chanson, Dieu n'est évoqué. Or n'oubliez pas, nous sommes en 1946, la France est libre et le Maréchal, en prison. Le ton doit donc changer. *Petit Papa Noël* sera donc multidiffusé sur les radios nationales.

Ressorti et remis sur les ondes chaque année en décembre, ce titre permit à Tino Rossi de devenir, en 1949, le premier chanteur français à obtenir un disque d'or ! En vrai or massif, 24 carats.

À l'heure où j'écris et selon mes recherches, *Petit Papa Noël* se serait écoulé à plus de 35 millions d'exemplaires. Ce qui en fait le single français le plus vendu de tous les temps, avec *Ne me quitte pas*, de Jacques Brel. Deux salles, deux ambiances, deux phénomènes.

TOMBÉ DU PIANO DROIT

Novembre 1948. Pathé édite un 78 tours deux titres de Line Renaud, une jeune artiste alors âgée de vingt ans qui chante sous la direction de l'orchestre de Marius Coste. Line Renaud, c'est la compagne du compositeur Louis Gasté, ancien guitariste de Ray Ventura et ses Collégiens, mais surtout auteur des premiers succès de Tino Rossi, Lucienne Delyle, Georges Guétary ou encore Yves Montand.

À peine sorti, ce 78 tours rencontre un franc succès, notamment grâce à la chanson qui figure sur la face A, *Ma cabane au Canada*. En quelques mois, plus de 700 000 exemplaires s'écoulent et, au printemps suivant, la chanson remporte le Grand Prix du disque de l'année 1949. C'est la consécration pour cette jeune fille arrivée de son Nord natal à Paris peu après l'armistice et qui avait entamé une carrière dans le music-hall. C'est d'ail-

leurs sur scène que Loulou l'avait repérée et qu'ils sont tombés amoureux, malgré une grande différence d'âge.

Quant au succès fulgurant de *Ma cabane au Canada*, il a bien failli ne jamais exister. Imaginez la scène : Jacqueline Ray, pas encore Line Renaud, fait le ménage. Dans un geste maladroit elle fait tomber les piles de dossiers remplis de chansons en chantier, empilées sur le piano droit entre deux cendriers débordant de mégots. En tentant de les rassembler, Jacqueline tombe immédiatement sous le charme d'un poème de Mireille Brocey, *Ma cabane au Canada*. Au retour de son amoureux, elle lui tend le papier. Il se met au piano et un quart d'heure plus tard, il appelle Mireille pour lui dire qu'il vient de composer la musique de ce texte qui dormait depuis cinq ans dans des dossiers mal rangés.

Je n'ai rencontré Line Renaud que dans des conditions professionnelles, la plupart du temps dans le cadre d'interviews pour la télé ou la radio, mais à chaque fois, je suis tombé amoureux. Un jour, nous évoquons la chanson *Feeling*, de Morris Albert (reprise en français par Mike Brant sous le titre *Dis-lui*), qui était en fait le plagiat d'une chanson créée pour elle par Loulou vingt ans plus tôt sous le titre *Pour toi*. Elle parlait avec une telle fougue de cette longue procédure pénale pour obtenir gain de cause, ses yeux d'un bleu pâle cerclés de noir étaient si beaux que je me suis rendu compte au bout d'un certain temps que je ne l'écoutais plus du tout. Totalement hypnotisé par la beauté de ce regard. Je sais qu'elle l'a vu, mais elle a eu la délicatesse de ne pas me faire remarquer cette courte absence.

LES BONNES FEUILLES DE CORA

Mai 1949. Près de trois ans après la sortie du film de Marcel Carné *Les Portes de la nuit* où le jeune acteur Yves Montant

fredonnait un poème de Prévert sur une musique de Joseph Kosma, le 78 tours *Les Feuilles mortes* sort en France.

Après avoir connu le succès avant guerre à l'Alcazar de Marseille, c'est, après guerre et lancé par Édith Piaf, qu'il avait enregistré l'un de ses premiers succès, *Dans les plaines du Far West*, avant de fredonner *Les Feuilles mortes* dans le film de Carné. Si le long-métrage fut un échec commercial, il n'entama néanmoins pas la volonté d'Yves Montant de graver cette chanson sur microsillon. Ce qu'il fit, sous la direction de l'orchestre de Bob Castella. Paru chez Odéon, le 78 tours deux titres lancera définitivement sa carrière de chanteur. *Les Feuilles mortes* se vendra à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, sera repris et interprété dans le monde entier, donnera une dimension internationale à Yves Montant qui, contrairement à ce qu'il dira jusqu'à sa mort, ne fut pas le premier interprète de cette chanson.

Cora Vaucaire fut en effet la première à la chanter au cabaret parisien L'Échelle de Jacob. Celle que l'on surnommait la « Dame blanche de Saint-Germain-des-Prés » fut également la première à l'enregistrer en 1948, sur le label Le Chant du monde.

L'AMOUR AVEC UN GRAND A

28 octobre 1949. Édith Piaf est sur la scène du Versailles à Manhattan. Accompagnée de son pianiste Robert Chauvigny, elle termine son tour de chant par *Hymne à l'amour*. Dans la salle comble, tout le monde sait le drame qui est arrivé la nuit précédente et qui la touche au plus profond de son cœur. Piaf résiste, chante la gorge nouée, mais en voulant hurler les dernières paroles, « Dieu réunit ceux qui s'aiment », elle s'accroche au rideau et s'écroule sur scène.

Cette chanson, jouée sur cette même scène new-yorkaise quatorze jours plus tôt, était la déclaration d'amour à son

amant, le boxeur Marcel Cerdan, rencontré un an et demi auparavant. Ensemble, ils avaient même, en avril 1948, acheté un hôtel particulier, au 7 de la rue Leconte-de-Lisle, à Auteuil. C'est d'ailleurs là que la Môme a écrit les paroles de cette chanson dédiée à son ex-champion du monde boxe. Mais depuis des mois, c'est bien à New York que Piaf vit dans un appartement de Lexington avenue. C'est à New York qu'elle enchaîne les prestations sur la scène du Versailles. Et comme le contrat court encore pour quelques semaines, elle conjure son amant de venir la rejoindre, au plus vite. Ce dernier embarque le 27 octobre, à 20 h 57, à Orly, à bord du Constellation F-BAZN à destination de New York. Mais vers 3 heures du matin et alors que l'appareil doit faire une escale sur l'aérodrome de Santa-Maria, aux Açores, il s'écrase sur le pic de Rotonda. Il n'y a aucun survivant. C'est Louis Barrier, le manager de Piaf, accompagné de Marc Bonel, son accordéoniste, qui apprend la nouvelle en fin de matinée, dans un drugstore, en se rendant à l'aéroport de La Guardia où devait atterrir Marcel Cerdan. Quand ils rentrent à l'hôtel, ils n'osent pas réveiller Édith Piaf. Et quand celle-ci émerge à 13 h 45, c'est Geneviève Lévitane, sa confidente, qui est désignée pour lui annoncer le drame. Édith Piaf aura beau frapper de toutes ses forces Louis Barrier qui tentait de la réconforter, jamais elle ne reverra son amour, et c'est anéantie qu'elle montera le soir même sur la scène du Versailles.

SOUS LA PLUME DU POÈTE

Octobre 1949. Polydor édite un 78 tours enregistré une semaine plus tôt. sur la face A, *Barbara*, sur la face B, *L'Inventaire*, un texte de Jacques Prévert mis en musique par Joseph Kosma et chanté par Les Frères Jacques. Ce quatuor formé à la fin de la Seconde Guerre mondiale ne compte en